Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 11 (1961)
Heft: 2

Artikel: Pensée grecque et pensée chrétienne
Autor: Festugière, A.J.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380754

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

PENSÉE GRECQUE ET PENSÉE CHRÉTIENNE [1]

Nous avons vu jusqu'ici, chez les païens, le cas des petits, qui est relativement simple. Il est incontestable que la religion que leur prêchait saint Paul l'emportait sur leurs croyances accoutumées, sans que toutefois elle leur parût trop extraordinaire. Il leur prêchait un Dieu fait homme, qui se rapprochait d'eux et les aimait : ceci, ils étaient tout préparés à le croire. Mais ce Dieu que saint Paul leur prêchait et qui s'était fait homme, c'était en même temps le Dieu suprême, pur Esprit, dont ils n'avaient jamais entendu parler — car ils étaient sans culture, les philosophes ne s'adressaient pas à eux : un tel enseignement les élevait infiniment au-dessus de leur manière ordinaire de penser et de croire. Et dès lors qu'on leur disait que, de ce Dieu suprême, ils étaient les fils, qu'ils avaient part à sa vie, des perspectives entièrement nouvelles s'offraient à eux. Incapables de raisonner, ils ne voyaient pas les difficultés de la doctrine. Et au surplus, comme je disais, ce qui dut surtout les attirer, ce fut la charité active, l'atmosphère chaude et vivante des premières communautés chrétiennes.

Il n'en allait pas de même avec les païens cultivés, qui avaient fait leurs classes, qui avaient écouté les philosophes. Avec ceux-ci, saint Paul échoua (Actes 17 : 32-33). Pourquoi cet échec, c'est un vieux problème, et bien rebattu. On m'a demandé néanmoins de le traiter, ce qui se conçoit, car il est capital, et toujours actuel : les difficultés que pouvait se poser un sage d'Athènes au 1er siècle sont, pour peu que nous réfléchissions, les mêmes encore aujourd'hui.

Pour simplifier le problème, je supposerai connus de vous les systèmes philosophiques de l'antiquité, et, naturellement aussi, la théologie paulinienne. Je dis bien *paulinienne*. Car il ne s'agit pas de comparer aux doctrines des sages païens, les constructions de

[1] Nous publions cette seconde étude du R. P. Festugière avec l'appui généreux de la Fondation Marie Gretler (v. 1961/I).

Clément d'Alexandrie et d'Origène au IIIe siècle, ou celles des Cappadociens au IVe : ce sont là des philosophes et qui ont beaucoup emprunté à la philosophie païenne. Mais l'Evangile primitif n'est pas une philosophie : il n'est pas une construction de raison. C'est de là, comme nous allons le voir, que viendra l'antinomie.

Après quarante années de réflexions et d'étude, vous me permettrez aussi d'éviter tout détail technique. Je vais imaginer une situation concrète. Voici donc saint Paul à Athènes, en ce jour mémorable où il a parlé, non pas assurément sur la colline de l'Aréopage, mais dans l'une des salles attenant aux portiques de l'Agora où se réunissait le conseil de l'Aréopage, qui n'était plus alors qu'une sorte de Conseil Supérieur de l'Education Publique, avec droit de contrôle sur les maîtres nouveaux qui se proposaient d'enseigner à Athènes.

Saint Paul a parlé, et on l'a laissé dire, jusqu'à ce qu'il en soit venu à ce « Jugement Dernier, où Dieu jugera le monde avec justice, au moyen de l'homme qu'il a désigné pour cela, à l'égard duquel il a procuré à tous un motif de foi, quand il l'a ressuscité d'entre les morts » (Actes 17 :31). A ces mots, les uns ont raillé, les autres ont remis l'entretien à plus tard. Saint Paul est resté seul.

Saint Paul est donc là, assis sur le banc de marbre, triste et découragé. Et j'imagine que je suis, moi, l'un de ces sages de l'Aréopage. Je n'appartiens à aucune école, je les ai traversées toutes. Je suis très vieux et j'ai lu tous les livres. Je reviens donc m'asseoir auprès de l'Apôtre et je lui dis :

« Etranger de Judée, tu dis des choses justes — qui d'ailleurs ne sont pas, pour nos oreilles du moins, entièrement nouvelles — mais ces choses ne vont pas ensemble. Si tu les donnes séparément, on peut, à la rigueur, les admettre. Mais alignées bout à bout, comme tu fais, elles jurent, et l'on voit bien que tu n'as pas appris à raisonner.

Tu dis : « Je vous annonce le Dieu Inconnu : c'est celui qui a créé le ciel et la terre », et ceci déjà ne tient pas.

Le Dieu Inconnu, ce n'est pas nouveau. C'est l'Un ou le Bien de Platon, la Pensée qui se pense d'Aristote. Il est inconnu en ce sens qu'il est infiniment au-dessus de toute définition possible ; dès lors qu'il est indéfinissable, il est innommable ; et dès lors qu'il est innommable, il est, d'une certaine façon, inconnaissable : tout ce qu'on peut dire de lui, il est encore au-delà, *épékeïna* en notre langue. Mais précisément pour cela, précisément parce qu'il est au-delà de tout ce que nous pouvons imaginer, il n'est pas le Créateur.

Car, écoute, ce Créateur dont tu parles, nous le connaissons lui aussi. C'est le Démiurge du *Timée*. Mais le Démiurge du *Timée*

n'est pas le Premier Dieu. Ce Premier Dieu n'est que l'Etre, il n'agit pas *ad extra*. Il n'est pas inactif, il pense, il se pense : mais garde-toi bien de croire qu'il s'abaisse à une autre activité que celle-là.

Il est un Modèle, et il est une Fin. C'est ce Modèle qui sert au Démiurge pour organiser le monde. Le monde doit être beau et bon. Et il est donc fait sur un Modèle qui est le Beau et le Bien. Mais ce n'est pas le Modèle lui-même qui organise.

Maintenant, ce Démiurge lui-même, comment l'entends-tu ? Tu dis « qui a créé le monde », *ho poièsas ton kosmon*. Mais avec quoi ? Avec de la matière, bien entendu. Mais cette matière elle-même, d'où vient-elle ? Si elle sort du Démiurge, elle est elle-même divine — pas de difficulté à cela, c'est ce qu'enseignent nos Stoïciens. Mais en ce cas, si elle est divine, tout ce qui est fait de matière est aussi divin, y compris l'homme. Mais alors, l'homme ne peut être, comme tu dis, radicalement mauvais, et il n'est plus besoin pour lui, pour se tourner vers le Créateur, d'une conversion totale, d'une *métanoïa*.

Si en revanche la matière ne sort pas du Démiurge, c'est qu'elle est déjà là, existante par elle-même, lorsque le Démiurge, si je puis dire, la prend en main. Mais si elle est là, c'est qu'elle est éternelle, comme le Premier Dieu lui-même et le Démiurge. Et en ce cas, le monde lui aussi est éternel, avec tout ce qui est en lui. Car, si le Démiurge est éternel, il est immuable, et l'on ne peut donc supposer qu'il ait un jour changé d'idée et se soit dit : « Allons, créons un monde, ce sera plus joli » ou « Je m'ennuie : créons un monde et je verrai ce qui se passe en lui »... Tout cela est indigne de Dieu, et nous savons bien tous que Platon n'a jamais voulu dire cela dans sa fiction du *Timée*. Mais alors, si le monde est éternel, il n'a pas de fin — Je veux bien, comme disent les Stoïciens, qu'il s'embrase périodiquement, mais c'est pour donner place à un autre monde tout pareil, et cela indéfiniment, en sorte que, même pour les Stoïciens, le Kosmos reste éternel. — Si le monde, dis-je, est éternel, l'humanité l'est aussi, et alors, bien cher, que veux-tu dire par ces mots : « Dieu a établi un jour où il viendra juger l'oikouménè avec justice ? » Tu vois bien que cela ne tient pas.

Mais ce n'est pas là le pire. Le pire, c'est quand tu ajoutes : « Il viendra juger, au moyen de l'homme qu'il a désigné pour cela *(èn andri hô hôrisen)*, à l'égard duquel il a procuré à tous un motif de foi, quand il l'a ressuscité d'entre les morts. » C'est alors qu'on t'a arrêté et je vais t'expliquer pourquoi.

Je vois bien ce que tu veux dire, car je t'ai entendu ces jours derniers quand tu disputais sur l'agora avec le premier venu (Actes 17 : 17).

Tu veux dire ceci : Une génération s'est à peine écoulée qu'il a paru sur terre, en Judée, un homme qui se disait Fils de Dieu.

Non pas au sens où nous disons que les hommes sont « de la race de Dieu » — tu as répété toi-même le vers de notre poète — ni au sens où l'on dit aujourd'hui, c'est devenu une mode, que tel homme est « dieu », car alors ce mot « dieu » *(théos)* est attribut et cela n'a plus grande signification, car il y a beau temps que, de quantité de choses, nous disons qu'elles sont divines ou qu'elles sont dieu. Non : ton Jésus se disait Dieu au sens où Dieu *(ho théos)* est sujet, et non pas seulement sujet, mais, comme il est écrit dans tes livres, « Celui qui est », l'Existant par lui-même, et, dès lors, l'Unique. Ce qui, entre nous, fait une première difficulté. Car si ce Dieu-là est unique, de quel droit ton Jésus a-t-il pu se dire Dieu au même titre que le Dieu Unique ? Ou bien est-ce ce Dieu Unique qui est lui-même venu sur terre ? Ce serait là le plus étrange *atopon*. Mais j'y reviendrai tout à l'heure. Admettons seulement, pour l'instant, cette prétention de Jésus : c'était un homme, on l'a vu, on l'a touché, il mangeait et buvait comme les autres, et pourtant, il se disait Dieu égal au seul Dieu, de la même substance que ce seul Dieu.

Je passe sur les enseignements de Jésus, tu les connais mieux que moi, et je n'en sais que ce que tu annonçais au peuple ces jours derniers. Il a prêché le Royaume de Dieu son Père. Il a fait des miracles, il a guéri d'innombrables malades, il a ressuscité des morts. Il n'a vécu sa courte vie qu'en faisant le bien. Et après cela, tu nous racontes que les chefs de ton peuple à toi l'ont fait périr de la façon la plus ignominieuse, comme un esclave, sur une croix — si je suis bien renseigné, c'est là pour les gens de ta nation, il y en a ici à Athènes, un abominable scandale, qu'ils ne peuvent accepter. Mais laissons cela, ma difficulté est plus grave. Cet homme donc, Jésus, est mort. On l'a détaché de la croix, on l'a mis au tombeau. On a posté des gardes près du tombeau. Et trois jours après, je te cite, « Dieu a procuré à tous un motif de foi — tu veux dire un motif de croire que cet homme Jésus crucifié était le vrai Dieu — en le ressuscitant d'entre les morts ». C'est là que nous t'avons arrêté, sur ces paroles « en le ressuscitant d'entre les morts », et, comme je te l'annonçais, je veux te dire pourquoi.

Ce qui nous fâche, ce n'est pas ce mot même d'*anastasis*. Car, après tout, le vulgaire chez nous, et les étrangers qui habitent au Pirée, reconnaissent bien des dieux qui, chaque année, meurent et ressuscitent, Dionysos, Adonis, Attis, Osiris. Mais c'est que tu mêles deux ordres de réalités qui n'ont rien à voir ensemble.

Il y a un ordre de raison, c'est celui des philosophes. Dans cet ordre, il y a, comme nous disions, un Premier Dieu, celui que tu nommes, et nous avec toi, le Dieu Inconnu. Et il y a — nous, les disciples du divin Platon, nous l'admettons presque tous aujourd'hui — il y a un Second Dieu, Emanation du Premier, Intermédiaire entre

le Premier Dieu et le monde. Mais cet ordre est éternel, et il est intemporel. Il est éternel, c'est éternellement que le Démiurge organise la matière, elle aussi éternelle, pour constituer ce monde qui n'a point eu de commencement et qui n'aura pas de fin. Le Premier Dieu est l'Etre ou la Pure Pensée qui se pense. Le Second Dieu est Pensée encore, cette fois agissante *ad extra*, et, dès lors, Cause Efficiente de l'Univers. Mais, Pensée qui se pense, ou Pensée qui agit *ad extra*, Dieu n'est et ne peut être que Pensée éternelle, donc Pensée immuable, donc Pensée hors du temps. Par conséquent, il est absolument inconcevable que cette Pensée descende dans la matière, que ce Dieu, pur Esprit, s'incarne, et cela pour trois raisons.

La première est qu'il y a une antinomie radicale entre Dieu et la matière. Car ou bien la matière, sans être mauvaise, est simple possibilité, ce « je ne sais quoi » du *Timée*, qui permet que ce qui jusqu'alors n'existait pas vienne, par l'effet d'une Cause active, à exister. Mais Dieu existe par lui-même éternellement. Il est par lui-même l'Acte Pur (au sens du Stagirite). Dès lors on peut bien accepter que l'Acte Pur agisse sur la matière pour que quelque chose d'autre existe — étant admis, évidemment, qu'il est bon aux yeux de Dieu que quelque chose d'autre doive exister. Mais il est tout à fait impossible de concevoir que l'Acte Pur se mêle lui-même à la matière pour devenir quelque chose d'autre que lui-même, qu'auparavant il n'était pas. Il est impossible que l'Existant devienne.

Ou bien, certains de nos platoniciens le croient, la matière est franchement mauvaise. En ce cas, tu le vois toi-même, Dieu et matière sont comme deux pôles antinomiques, et l'idée même de Dieu s'incarnant est une contradiction dans les termes.

Ma seconde raison découle de la première. Si Dieu est l'Acte Pur éternel, il est immuable, il ne peut changer. Il ne peut être autre chose que ce qu'il est. A plus forte raison, la matière supposée mauvaise, Dieu, le Bien par essence, ne peut devenir mauvais, ou seulement admettre en son être la plus minime parcelle de la racine du mal.

Et ma troisième raison découle des deux autres. Si cet ordre de raison que sont les réalités divines est un ordre éternel, c'est aussi un ordre intemporel. Ton grand tort, mon ami, est d'introduire de l'histoire, dans ce qui, par définition, répudie l'histoire. Des dieux historiques, qui sont nés à un moment du temps, nous en avons à foison : se sont tous les dieux du vulgaire, je te les abandonne. Dionysos est né de la cuisse de Zeus, Athèna de sa tête, Aphrodite de l'écume marine, et ainsi de suite. Zeus lui-même n'est venu qu'à une troisième génération de dieux, après Kronos et Ouranos. Et, comme je disais tout à l'heure, nos femmes, à Athènes, nous cassent

chaque année les oreilles quand elles se frappent la poitrine et se lamentent sur la mort de leur Adonis. Mais à qui de nous, je veux dire, à qui de nous, nous autres sages, serait jamais venue l'idée que ces dieux-là eussent le moindre rapport avec le Dieu éternel, le Dieu immuable, dont je parlais ? Tu en conviendras toi-même, ce serait là « folie » (dans notre langue *môria*), le comble de la folie.

Tu le vois donc, cher étranger de Judée, tu confonds deux ordres de réalités, l'Intemporel et l'Historique, qui sont proprement inconciliables. C'est que tu n'as pas appris à raisonner. Mais tu ne me parais pas sot. Reste ici quelque temps. Apprends auprès de nos maîtres à bien diriger tes pensées. Les illusions que tu te forges à présent se dissiperont d'elles-mêmes. Tu comprendras qu'il faut choisir et qu'il n'y a pas de milieu. Ou bien ton Jésus est entièrement et seulement Dieu, et ce n'est qu'en apparence qu'il prend figure d'homme, mène une vie humaine et meurt comme nous tous. On bien ce Jésus est entièrement et seulement homme ; mais à un moment donné, il a reçu d'en haut une lumière supérieure, il a été possédé de Dieu, *enthéos* ; et de là vient qu'il a mené la belle vie que tu dis, qu'il a accompli des miracles, et qu'après sa mort vous l'avez divinisé. L'une et l'autre de ces positions sont logiques, aucune ne nous étonne. Car, après tout, nous croyons nous aussi que Dieu peut se montrer en songe sous la forme qui lui plaît, et ton Jésus Dieu, dans la première hypothèse, a été une telle sorte de fantôme. Et nous croyons nous aussi que certains hommes ont quelque chose de plus divin que le reste de l'humanité et qu'on peut les regarder comme des « dieux parmi les hommes » : tel a été Platon, tel, Epicure. Mais ce qui n'est pas logique, ce qui est simplement impossible, c'est ta prétention actuelle que le même puisse être identiquement Même et Autre, Etre et Devenir, Acte et Puissance, Immuable et Changement, Impassible et Passible, Eternel et Ephémère, Indestructible et Sujet à la mort.

Le soleil baisse. Il se fait tard. Je ne veux pas te fatiguer. Mais voici pourtant une dernière difficulté, dont je prévois bien qu'elle sera la plus redoutable pour la religion que tu prêches.

Tu dis : « Toute l'humanité est sortie d'un premier couple, et ce premier couple a péché. » J'entends ce mot « péché » dans le sens que tu lui donnes, comme une offense à Dieu, et comme une offense infinie puisqu'elle s'adresse à un Dieu infini. Puisque cette offense est infinie, l'homme, qui est fini, ne peut pas la racheter. Il faut donc que vienne un Sauveur, et qu'il soit lui-même infini, pour que le rachat soit valable. Un tel Sauveur ne peut être que Dieu lui-même. D'où la venue sur terre de Jésus, Fils de Dieu en tout semblable au Père, et la mort sur la croix de Jésus. Et je vois bien que, dans

ton système, ce Jésus Rédempteur doit être nécessairement Dieu et Homme : car, s'il n'est pas Dieu, sa mort rédemptrice n'a plus une valeur infinie, il n'y a donc plus de rachat, l'humanité n'est pas sauvée ; et, s'il n'est pas Homme, sa mort sur la croix n'est qu'une feinte, le rachat donc n'est lui aussi qu'une feinte, cette fois encore l'humanité n'est pas sauvée.

Oui, je vois bien ce que tu veux dire, et pourquoi, en particulier, tu parles de faute initiale. Le Dieu Suprême, s'il existe, est parfait ; il n'y a point en lui la moindre parcelle de mal, Platon déjà l'a proclamé. Or, il y a du mal dans le monde. Dieu ne peut en être l'auteur, nous l'admettons nous aussi, *théos anaitios*. D'où vient donc le mal ? Il n'y a que trois solutions. Nos platoniciens estiment que le mal vient de la matière. Comme l'homme n'est pas pur esprit, mais mêlé de matière, il participe nécessairement au mal. Mais il n'a pas besoin d'un Sauveur pour s'en délivrer. N'as-tu donc pas lu le *Phédon* ? Que l'homme se retire des bords de sa coquille, se contracte en ce noyau qui constitue son essence, et qui est divin : du même coup il se rapprochera de Dieu. Plus il s'éloigne de la matière, plus il va vers Dieu. A la limite, après la mort, il « entrera en Dieu ».

Ta solution, à toi, est la suivante : puisque le mal existe, que Dieu n'en est pas responsable, qu'il n'y a pas d'Anti-Dieu méchant — comme le pensent, dit-on, les Perses — et qu'enfin la matière, à vos yeux, n'est pas mauvaise, il faut bien, c'est la seule voie qui reste, il faut bien imaginer que l'homme comme tel en est la cause, et donc forger cette fable d'un premier couple et d'un péché originel. Ici, en passant, je te dévoile une contradiction. Entre l'homme fini et Dieu infini, le rapport est le même qu'il s'agisse d'offense ou de pénitence. Puisque Dieu est infini, dis-tu, l'offense à son égard est infinie. Mais, s'il est infini, il est aussi infiniment bon, et pourquoi en ce cas n'attribuerait-il pas valeur infinie à la pénitence de l'homme ? En ce cas, pas besoin d'un Sauveur qui soit lui-même l'Egal de Dieu. Si, en revanche, venant d'un être fini, l'offense est finie, la pénitence de l'homme suffit à l'en racheter. Dans ce cas non plus, il n'est pas besoin d'un Dieu Sauveur. — Mais passons. J'entre dans ton jeu, j'admets pour l'instant ta doctrine. J'admets que, pour racheter l'humanité, il n'a pas fallu rien moins que la venue sur terre, et la mort sur la croix, de Dieu lui-même.

Mais songes-y, mon ami, songes-y bien, songe au dilemme que tu poses. Dieu est mort, l'humanité donc, en principe, est sauvée. *Or, en fait, l'est-elle ou ne l'est-elle pas ?*

Si elle l'est, il suffit de croire à ce Dieu Sauveur, et rien ne compte que cette foi. Alors, pourquoi prêches-tu une morale ? Que sont tes petits actes de vertu au regard de ce que t'apporte un Sauveur qui est infini ?

Si en revanche tu continues à prêcher, comme nous tous, une morale, c'est que l'humanité n'est pas radicalement sauvée. Alors, je te le prédis, tu vas tomber dans des difficultés insolubles.

Mais je m'arrête. Déjà l'agora est pleine d'ombre. Les rues, la nuit, ne sont pas sûres. Etranger de Judée, je te salue. Retiens mon conseil, reste ici. »

Ainsi aurait parlé, je pense, mon sage d'Athènes. Et s'il est permis de poursuivre ma fiction, j'imagine que saint Paul n'aurait rien répondu. Parce qu'il n'y a rien à répondre.

« Après cela, disent les Actes, il quitta Athènes et vint à Corinthe. » Nous savons par la *première épître aux Corinthiens*, quel langage il leur a tenu. C'est le langage de la « folie », de la « folie de Jésus Crucifié ». « Quand je suis arrivé chez vous, frères, je ne me suis pas fondé sur une supériorité d'argument logique ou de sagesse, j'annonçai simplement le témoignage de Dieu », entendons le Christ, comme le montre la suite. « Car j'ai jugé bon de ne savoir rien d'autre parmi vous que Jésus-Christ, et Jésus Crucifié. Oui, c'est dans un grand sentiment d'impuissance et de crainte, c'est dans un grand tremblement que je me suis produit devant vous. Quand je parlais, quand je prêchais devant vous, je ne m'appuyais pas sur les raisons persuasives de la sagesse humaine : je vous montrais l'Esprit, la force de l'Esprit. Pour que votre foi à vous eût pour base la puissance de Dieu, et non pas la sagesse des hommes. » Et la suite, que vous connaissez tous.

C'est le passage le plus pathétique des Lettres pauliniennes. On ne peut le relire sans être ému. « Oui, c'est dans une grande impuissance, dans la crainte et le tremblement, que je me suis produit devant vous. » Nous savons maintenant pourquoi. Saint Paul venait d'Athènes. Et à Athènes, pour la première fois sans doute, il s'est heurté à cette formidable barrière : la sagesse des sages, l'ordre de la raison.

Et comme je disais, il n'y a rien à répondre. Parce que la foi est d'un autre ordre. Tous les arguments possibles, toutes les constructions de la raison ne donneront pas un grain de foi. Et à l'inverse, on pourra disputer à l'infini contre les objections de la raison, ce sera œuvre entièrement vaine, si l'Esprit ne s'en mêle pas, s'il ne manifeste sa puissance, ce qui veut dire si Dieu ne nous donne pas sa grâce.

Voilà où m'ont conduit, Messieurs, quarante ans de réflexions et d'étude. Je l'énonçais il y a longtemps déjà, je le répète aujourd'hui. Ni les religions des Anciens, cultes populaires ou cultes à mystères, n'ont préfiguré les formes sacramentelles du christianisme,

ni la philosophie grecque n'a préfiguré la « Bonne Nouvelle » de saint Paul.

On doit, je crois, marquer la chose fermement, car il est habituel aujourd'hui — de la part d'auteurs qui, au vrai, ne connaissent guère le christianisme — il est habituel de répéter qu'il y a eu évolution naturelle du paganisme à la religion chrétienne et que celle-ci ne constitue pas un fait nouveau. Mais, ce point admis, faut-il penser qu'il fût tout à fait impossible, pour un païen cultivé, d'adhérer à l'Evangile ?

Le problème vaut d'être considéré un instant. Il ne s'agit nullement ici des relations de principe entre la raison et la foi. Laissons cela aux théologiens. Bornons-nous aux faits historiques.

Ce n'est qu'à partir du IIIe siècle qu'on voit des esprits philosophiques, ou du moins nourris de philosophie grecque, se préoccuper vraiment, *s'ils ont reçu le don de foi*, de la manière dont se comportent entre eux les deux domaines, du donné révélé et de la raison. Le domaine de la raison, c'est pour ces esprits, en ce temps, le platonisme, sous la forme particulière qu'il revêt depuis le IIe siècle de notre ère, c'est-à-dire tourné vers la théologie plutôt que vers la métaphysique pure, tendant à devenir une religion au sens propre, et même fortement teinté de mysticisme. Il m'est indifférent de savoir, pour l'instant, si ce platonisme est le seul vrai, ou le plus vrai, s'il est, par exemple, plus exactement conforme au génie de Platon que celui de Brunschvicg ou de M. Moreau. Le fait historique est là. C'est ce platonisme dévot qu'ont connu et pratiqué Clément d'Alexandrie et Origène, c'est à cette forme particulière du rationalisme grec qu'ils ont comparé le christianisme.

Or il y a une grande différence entre ce rationalisme-là et celui des modernes. Le moderne ne reconnaît que la raison, et tout ce qui n'est pas objet de syllogisme, étant irrationnel, contraire à la raison, est, partant, inexistant. Du même coup Dieu, qui est essentiellement mystère, puisque infini, devra ou se réduire à l'Etre Suprême à un pur Axiome totalement intelligible, ou ne pas être. Et, dès lors, toute religion fondée sur la notion d'un Dieu mystère — et telle est bien la religion chrétienne, dont les « Mystères » (Trinité, Incarnation, Rédemption) dérivent de ce premier mystère qu'est Dieu — n'étant plus entièrement intelligible, n'a plus droit à exister.

Bien différent le rationalisme antique, qui, au-dessus du *logos*, faculté de raisonnement, reconnaît l'existence du *noûs*, faculté d'intuition et de contemplation, organe du mysticisme intellectuel de Platon et de son école. En sorte que, par ce biais, on ne voit pas qu'il y eût antinomie radicale entre l'héritage de la pensée antique et le message du Christ.

Le Dieu ordonnateur de l'Univers, le Dieu principe et fin du monde des Idées, tout cela, les Grecs l'avaient trouvé. Mais ils avaient trouvé aussi l'idée du Dieu Infini, c'est-à-dire infiniment libre, infiniment mystérieux. Et dès lors un message uniquement fondé sur la liberté divine — car quoi de plus libre, de plus gratuit, que l'Incarnation et la Rédemption du Fils de Dieu ? — ne devait pas les choquer à priori, si du moins ils restaient fidèles à la tradition platonicienne telle qu'elle s'offrait aux esprits au IIIe siècle. Un Dieu qu'on ne peut nommer, *Deus ineffabilis*, un Dieu qu'on ne peut connaître sauf par intuition suprarationnelle, *Théos agnôstos*, n'est pas essentiellement différent d'un Dieu caché dans son mystère, qui dès lors ne peut être connu que par révélation (Rom. 16 : 25). Et il dépend de ce Dieu seul que le message révélé assume telle ou telle forme. Le même Boèce qui, pour se consoler devant la mort, ne fait appel qu'à la Philosophie, est l'auteur d'une sorte de catéchisme où se trouvent résumées les vérités de la foi. Il est donc authentiquement chrétien. Et il l'est profondément. Car, s'il fait appel à la Philosophie dans sa prison, c'est que, dans sa pensée, et pour un homme de ce temps, la Philosophie mène à Dieu. Les derniers mots de la *Consolatio* sont les suivants (c'est Philosophia qui s'adresse à Boèce) : « Ce n'est pas en vain que nous mettons en Dieu nos espérances et que nous le prions : et si ces prières partent d'un cœur droit, elles ne peuvent rester sans effet. Repoussez donc les vices, pratiquez les vertus, élevez vos esprits à de justes espoirs, tendez vers le Ciel d'humbles prières. Grandement s'impose à vous, si vous voulez vivre sans faute, l'obligation de bien agir, puisque vous agissez sous le regard d'un juge qui voit tout. »

Ainsi parlait un chrétien nourri de culture antique. Et c'est sur ces nobles paroles que je veux conclure les quelques réflexions qu'on m'avait demandé de vous proposer.

A. J. FESTUGIÈRE.